

« VIVA LA VITA ! »

Little Italy, le 15 mai 1879

Cher Lisandro,

Par le biais de cette lettre je viens te susurrer à l'oreille un vaste et doux je t'aime. Le temps passe, les gens changent mais les souvenirs restent et mon désir de t'avoir à mes côtés s'accroît.

Je suis partie sans un mot ni un regard, je déteste les au revoir surtout ceux qui finissent à un adieu. Je suis lâche au grand Dieu je le sais ! Mais pardonne-moi, pardonne cet être couard que je suis d'avoir fui sa terre, ses proches et sa vie.

Si tu lis encore cette lettre, si tu ne l'as point encore mis en cendre ou bien jeté je ne te comprendrais que trop bien si c'était le cas... Laisse-moi te conter les raisons de ce départ précipité, ma traversée, mes rencontres, mes rires et mes larmes et enfin mon arrivé sur une terre au loin, au-delà de l'océan: l'Amérique.

Palerme, octobre 1878

La population augmentait en masse, plus de naissance pour moins de décès. Mes parents sont bracchianti comme la plupart des habitants d'ailleurs... Illettré, Exploités et dépendant des gabelotti, notre vie se résumer en deux mots, deux sœurs effroyables ne pouvant vivre l'une sans l'autre : Pauvreté et Epidémie.

Celles-ci m'ont ôté la vie d'un être cher, Paolo, mon petit frère mort dans mes bras la veille de son sixième anniversaire... La mort passer et repasser devant nos yeux d'aveugle ne laissant sur son passage que pauvreté, désolation et misère. Mais... Mi amor... n'oublions pas que... la misère rend lucide et l'émigration est apparu dans mon esprit comme un exutoire, une porte de sortie.

Je partis donc un matin sans un mot car comme je te l'ai dis précédemment, je déteste les au revoir qui aboutiront à un adieu. Je m'en allais donc avec comme seul compagnon de voyage : l'espoir car l'espérance, mon ami, toute trompeuse qu'elle soit sert au moins à nous mener à la fin de la vie par un chemin agréable. ..

Port de Palerme, Novembre 1878

4h30 du matin, l'air frais et humide du dehors s'engouffrer dans mes poumons. Je grelottais et pourtant mes jambes eurent la force de me porter jusqu'au bout.

Le trajet fut une longue conversation avec moi-même, devrais-je rester ou plutôt devrais-je partir ? Mais les vrais questions étaient devrais-je tenter ma chance ailleurs et espérer une vie meilleure ou bien rentrer chez moi et voir mes proches s'éteindre à petit feu ? La réponse fut sans appel, j'aperçus alors au loin mon bateau, je courus alors à en perdre haleine avec peur... Peur de quoi ? Des remords sans doute... Je courus à m'en fendre la poitrine et bouscula bon nombre de passants au passage mais qu'importe ?

J'arrivais enfin devant « l'Orizonte », ayant payer ma place de plusieurs lire économisées quelques jours auparavant, j'embarquais ou plutôt je m'entassais avec les autres dans le fond de la cale ou étaient aménagées des couchettes superposées dans une très grande promiscuité. Les conditions étaient assez pénibles, beaucoup souffraient de la faim et de la soif.

Homme, femme, Italien, Français, Anglais, Suédois tous dormions dans la saleté. C'est à ce moment là que je fis la connaissance d'Elizabeth, une jeune Anglaise en quête tout comme moi d'une vie meilleure. Nous partageâmes bon nombre de points communs comme le dessin, les livres ou encore une véritable passion pour les chats. Nous nous liâmes d'amitié et l'un des plus beaux et des plus tristes moment de ma vie put commencer.

Les jours passés... combien ? Je ne sais plus, j'avais perdu toute notion du temps malgré

tout je n'étais pas malheureuse au grand Dieu non ! Je riais, m'amusais et jacassais avec Elizabeth et les passagers... Mais toute bonne chose doit prendre fin...

Un soir, Elizabeth me demandait ce qu'était selon moi la vie, surprise par la soudaineté de sa question je n'avais pu lui donner une réponse convenable, elle me répondit à la place que selon elle la vie était un long combat contre la mort... Elle s'était retournée et me fixer de ses grands yeux mauves puis avait enchaîné avec un : « Mais à quoi bon se battre quand on connaît déjà la vainqueur ? » C'est ce soir là que j'appris l'existence de sa maladie du au mauvaise condition du voyage. Les larmes m'en étaient tombées, elle me les sécha du revers de la main et me susurra à l'oreille que ce n'était rien de mourir mais affreux de ne pas vivre alors souris et vis ! Et une longue série d'embrassade s'ensuivit.

Deux jours plus tard, elle rendit son dernier soupir. Je la pleurais et trouvée du réconfort au près d'Anselm, un vieil Allemand de 80 ans passé... Je lui décrit ma douleur et lui conta à quel point elle était belle étendue, morte et pourtant souriante. A son tour, Anselm répondit que selon lui si elle était morte avec le sourire alors nous n'avions pas le droit de la pleurer et puis s'attacher aux gens c'est prendre le risque de les perdre un jour mais prendre ce risque peut aussi être la plus belle chose qui soit.

Trois jours plus tard, voir quatre nous arrivâmes enfin à bon port. Enfin je pus fouler la terre de mes pieds, respirer le grand air et tonner d'une voix forte : « VIVA LA VITA ! »

Little Italy, Janvier 1879

L'accueille était froid et le mépris peignait le visage des Américains. Nous étions vus comme des êtres sales, bagarreurs et fainéants. Les Italiens dont moi y comprise vivions en communauté à l'intérieur d'un quartier relativement fermé: Little Italy. Elle nous protégeait de la xénophobie ambiante.

Deux années s'était ainsi écoulées, je fis des rencontres, vécus des expériences, croquais la vie à pleine dent, pleurai, riais et partageais. Je pus en me battant corps et âme obtenir un poste d'institutrice dans une vieille école du quartier...

Voilà comment finit mon périple, comprends-tu maintenant ? Dis Lisandro, te rappelles-tu quand par une matinée ensoleillée tu m'avais demandé si j'étais heureuse ? Je peux maintenant te répondre... Oui Lisandro je suis heureuse ! L'être humain est imparfait mais j'essaie de faire ce qui me paraît juste. J'envoie régulièrement de l'argent à es parents, j'enseigne à mes élèves des valeurs et est même recueillie un chat au grand yeux mauves que j'ai nommé Elizabeth.

Je ne te demanderais pas de venir me rejoindre ce serait une requête beaucoup trop égoïste de ma part, je te demande seulement... de vivre ! Parfois la vie peut paraître injuste mais ce n'est pas une raison pour renoncer à elle alors fais ce qui te rend heureux, sois avec ceux qui te font sourire, ris autant que tu respirez et aime aussi longtemps que tu vivras !

*Celle qui t'aimais, qui t'aime et qui t'aimeras
Vita Casaviechi*